

ÉQUIPE - ULYSSE SES COMPAGNONS, LES SIRÈNES ET L'IDÉALISATION

Le mythe d'Ulysse nous enseigne que le savoir ne s'acquiert pas par simple absorption ou plaquage. Les incertitudes, un certain vécu dépressif sont les éléments nécessaires à toute créativité. On ne pense vraiment que si l'on n'a pas le choix.

Comme souvent en lisant ou en relisant les mythes fondateurs de notre culture occidentale, on apprend des choses sur nous. Avec un effet de surprise, comme en retrouvant son reflet dans un miroir, quand on ne s'y était pas regardé depuis longtemps parce qu'on avait fait un long séjour à l'hôpital ou un long séjour de vacances. Il me semble que ces mythes là peuvent avoir cet effet de réflexion.

L'étymologie du mot équipe m'a renvoyée au mot équipage et d'équipage m'est venue l'image de celui d'Ulysse et de ses compagnons et, sans que je sache encore pourquoi, c'est l'évocation de l'affrontement d'Ulysse et de ses compagnons à la séduction des sirènes qui me revint en mémoire.

Ulysse, son équipage et les sirènes.

Après avoir donné sépulture à l'un des leurs. Ulysse et ses compagnons cherchent à rentrer dans leur pays. Par amour, la déesse Circé va donner quelques conseils à Ulysse :

« Malheureux, vous avez pénétré vivant chez Adès, vous mourez donc deux fois, quand tous ne meurent qu'une fois. Mais allons, mangez de ce pain et buvez de ce vin. Restez là tout le jour ; demain, dès que poindra l'aurore, vous reprendrez la mer. Je vous indiquerai la route dans ses moindres détails afin que nul complot perfide sur terre ni sur mer ne vous cause d'autres malheurs ».

Le lendemain, Circé prit Ulysse par la main, l'éloigna de ses compagnons, le fit asseoir, s'étendit près de lui et lui donna ses recommandations :

« Tu passeras d'abord près des sirènes dont la voix charme tous les humains qui se présentent devant elles ; mais bien fou qui s'approche et prête l'oreille à leur chant ! Il ne reverra jamais plus sa femme et ses enfants faire un grand cercle autour de lui et fêter son retour ; les sirènes le charment de leur voix mélodieuse, assises dans un pré ; et l'on voit traîner autour d'elles les os des corps décomposés dont les peaux se dessèchent. Passe sans t'arrêter ; bouche l'oreille de tes gens avec de la cire afin que nul d'entre eux n'entende. Écoute, toi, si tu en as envie ; mais fais-toi lier pieds et mains dans ton vaisseau rapide, debout sur l'emplanture et le corps enchaîné au mât pour goûter le plaisir d'entendre la voix des sirènes. Et si tu priais et pressais les gens de tout défaire qu'ils ajoutent d'autres liens pour mieux te ligoter ».

Ulysse transmet ces recommandations à son équipage. Et ils les suivirent à la lettre. Ainsi, lorsque les sirènes se mirent à chanter et flatter Ulysse pour le séduire et le faire s'arrêter, ils purent résister même à leurs promesses : « Arrête ton vaisseau afin d'entendre notre voix, disaient-elles, ensuite, on s'en va content et plus riche en savoir ». Même lorsqu'Ulysse demanda à ses compagnons de le défaire pour écouter ces voix, eux, conformément aux recommandations de Circé rejoutèrent d'autres liens pour mieux le ligoter jusqu'à ce que leur vaisseau ait dépassé l'endroit et qu'ils ne risquent plus d'entendre la voix, ni le chant des sirènes : « Ne cherche pas plus loin, ne réfléchis pas davantage ».

Que peut nous enseigner ce mythe d'Ulysse et ses compagnons face aux chants des sirènes ?

Qu'il faut se méfier des promesses d'enseignement trop séduisantes ! Que les hommes ne peuvent passer de la séduction d'une femme à une autre ! Ou qu'il faut accepter une certaine impuissance, un certain renoncement pour apprendre vraiment..! Sans doute tout cela, mais aussi que pour pouvoir prétendre connaître le charme des sirènes, c'est-à-dire pour pouvoir prétendre savoir, il faut la capacité d'écoute d'Ulysse et la force motrice de ses compagnons, qui continuaient de ramer. Tous sont en interdépendance pour accéder à ce savoir. Sans doute le discours descriptif, explicatif sera-t-il tenu par Ulysse, celui qui conduit le groupe et qui peut transmettre ce qu'il lui a été donné d'entendre, mais cette capacité d'écoute pourrait aussi bien perdre l'équipage dans les mirages d'une illusion groupale ou d'un ego de groupe grandiose. « Arrête ton vaisseau afin d'entendre notre voix », disent les sirènes, autrement dit « ne cherche pas plus loin, ne réfléchit pas davantage ». « Ensuite, on s'en va content et plus riche en savoir ».

Outre cette idée de la nécessaire union de l'action et de la recherche, au sens d'une solidarité entre le chercheur, l'intellectuel et l'acteur (ou l'actant), ce mythe met aussi en garde contre la séduction apparente, superficielle d'un savoir que l'on pourrait acquérir par simple absorption ou plaquage, sans l'avoir questionné. Ce chant des sirènes qui rend « content » me paraît avoir rapport avec ce phénomène que E. Enriquez nomme « l'idéalisation ». L'idéalisation propose un objet merveilleux qui ne peut être mis en question, qui procure un état psychique de non-conflictualité et une réassurance narcissique.

E. Morin l'appelle, lui, le « fanatisme d'entreprise ». Vous savez, on la reconnaît notamment à ces mots-clefs - je n'ose dire « clef », parce que l'idée, c'est qu'ils n'ouvrent pas ! En fait, ils servent à fermer - vous savez, ces mots qui ne recouvrent pas les choses, qui sont les choses, mais en lieu et place de la réalité : qualité, optimum, notation, évaluation, etc., la liste n'est pas close ! Par fanatisme, on ne fait naître aucune idée nouvelle

mais on défend des causes ; on copie, on reproduit des protocoles ou des grilles ; les plus capables pourront peut-être les perfectionner.

Une « co-naissance ».

Mais l'innovation, la création de pensée, ce savoir qui est une « co-naissance » (au sens de naître avec les choses, au contact des choses et donc en se dessaisissant un peu de soi, de son narcissisme), ce savoir implique la possibilité de « sublimer », autrement dit de se poser un problème, non pas superficiellement mais en intériorité, en connaissant les doutes et les moments d'angoisse, où l'on se sent pris dans une situation avant de la comprendre, avant de pouvoir la comprendre. Ces incertitudes, ce vécu dépressif, parfois, sont des éléments nécessaires à toute créativité ; ils constituent le moment de saisissement initiateur du développement de la pensée. En ce sens, on ne pense vraiment que si l'on ressent profondément en soi le besoin, que si l'on n'a pas le choix.

Mais un sujet ne peut prendre le risque que si, face à la difficulté :

1. aucune idée ne lui vient,
2. qu'il n'arrive pas à l'exprimer, à rendre sa difficulté communicable,
3. ou encore, tout bonnement, il ne peut prendre le risque de se tromper qu'à la condition d'avoir noué avec les autres, les membres de son équipe, de véritables rapports d'amitié et de confiance.

Si les sujets pensants et parlants préfèrent les joies et les angoisses qu'occasionnent ce questionnement des faits, cette prise de risques, plutôt que de se contenter des « vessies » que font miroiter des formations et des cadres de référence apparemment plus digestes (ou « digest » !), c'est qu'ils sont conscients de la complexité des faits et, qu'à l'opposé du totalitarisme qui prétend arriver à « expliquer » avec des modèles simples, ils perçoivent l'aspect labyrinthique du monde, des êtres et d'abord d'eux-mêmes.

Ce n'est qu'en se connaissant lui-même comme mélange de pulsion et de raison, d'amour et de haine, homme de lucidité et d'aveuglement, de connaissance et de méconnaissance, d'ouverture et de repli sur soi, d'être complexe et étranger à soi-même, qu'un membre d'une équipe pourra en entendre un autre et le comprendre.

Le travail en équipe a donc à voir avec la démocratie (contrairement au totalitarisme qui réduit les choses), le doute (comme passage nécessaire pour penser) et le lien amoureux.♦

Marie-Christine PIPÉRINI, psychologue clinicienne.